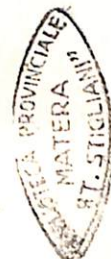


RÉALISATION

D'UNE

COMMUNE SOCIÉTAIRE.



82306

RÉALISATION

D'UNE

COMMUNE SOCIÉTAIRE,

D'APRÈS LA THÉORIE DE CHARLES FOURIER,

PAR

M^{me} Gatti de Gamond,

AUTEUR DE FOURIER ET SON SYSTÈME.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET C^e.

—
1841

IMP. DE HAUMAN ET C^e. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, n^o 8.

RÉALISATION

D'UNE

COMMUNE SOCIÉTAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA VÉRITÉ.

Un obstacle funeste à toute amélioration sociale, à tout progrès réel dans l'ordre des idées, c'est le préjugé général qui fait craindre et redouter la vérité. Beaucoup la redoutent pour eux-mêmes, s'obstinent dans la routine, ferment volontairement les yeux. Il leur semble que tout examen, tout raisonnement, tout ju-

gement spontané, va ébranler leurs croyances, faire écrouler au souffle du vrai l'échafaudage des principes moraux qui règlent leur conduite. Ceux-là sont débiles d'intelligence. Mais que dire des hommes forts, des hommes qui ont osé penser, examiner, approfondir les choses par eux-mêmes, de ces hommes comme on en a vus dans tous les temps et tous les siècles, qui, regardant la vérité comme salutaire pour un petit nombre d'intelligences privilégiées, la jugent dangereuse aux masses, au peuple, aux femmes, aux enfans, en un mot, aux faibles, et prétendent ne la leur donner qu'en doses mesurées, l'obscurcissent à dessein, l'enveloppent de voiles, en forment un mélange impur avec le mensonge et l'erreur ? — Comme si la vérité qui vient de Dieu pouvait jamais être fatale ; comme si elle n'était pas source de tous biens, comme si elle n'engendrait pas le vrai beau, comme si elle seule n'était pas digne d'amour et de foi !

Tous les vices, tous les crimes, tous les maux de l'humanité viennent de l'erreur ; toute

vérité ménagée devient mensonge. Ceux qui, par pusillanimité, nourrissent et alimentent l'erreur, sont aussi coupables que les ambitieux de toutes les époques qui la font naître pour servir à leurs desseins.

Ce préjugé fut commun à toute l'antiquité. Législation, philosophie, science, morale, religion, furent mêlées de fables, enveloppées de mystères, revêtues de triples voiles, qui n'en laissaient échapper aux yeux du vulgaire que de fausses lueurs. Les castes théocratiques et aristocratiques, se faisaient hautement un privilège des dogmes religieux et des lumières de la science ; les philosophes se posaient le devoir de déguiser, de dérober la vérité, de ne l'administrer qu'en des doses tellement faibles, qu'elles n'eussent pas pouvoir de purger l'erreur dans les masses. L'antiquité était conséquente avec elle-même. Possédée tout entière du préjugé de la séparation des castes, de l'infériorité de la femme, et de la nécessité de l'esclavage, elle dut redouter toute lumière qui porterait les masses

opprimées à la révolte ; elle dut employer tous les mensonges et toutes les rigueurs pour annuler dans la multitude le sentiment natif de liberté et de dignité, la tenir dans une oppression volontaire, rendre les hommes instrumens de leur propre esclavage, de leur propre abjection. Sans l'erreur, sans le mensonge, comment l'antiquité nous montrerait-elle dans toutes les contrées des milliers d'esclaves asservis au joug de quelques tyrans ? Aux Indes, la division des castes depuis les Parias jusqu'aux Brames ; en Égypte, la théocratie pesant sur la multitude et sur les rois eux-mêmes ; en Orient, le pouvoir civil et religieux réuni en un seul despote ; en Grèce, le hideux esclavage à côté de la liberté effrénée ; à Rome, l'insolent patriciat jetant en pâture au peuple le beau nom de république. Si ce n'était l'erreur, comment donc le despotisme, l'arbitraire, l'injustice, l'iniquité, eussent-ils gouverné le monde durant tant de siècles ? Il a fallu que du côté des opprimés, l'ignorance leur fit accepter l'op-

pression, en même temps que du côté des privilégiés, une science fausse leur faisait considérer la misère, l'ignorance et l'esclavage, comme justes et nécessaires chez les masses. Ce triste préjugé faisait dire à Aristote : *Si j'avais ma main pleine de vérités, je me garderais d'en laisser échapper aucune.*

Le Christ est venu d'un mot détruire tout l'échafaudage basant l'oppression et l'esclavage antique. Il a dit aux hommes : *Vous êtes égaux devant Dieu, vous êtes frères, aimez-vous, assistez-vous.* Et dans ce principe sublime la femme fut comprise. La femme considérée par toute l'antiquité, ainsi que l'esclave, comme un être inférieur par sa nature, comme un être dégradé et abject, fut réintégrée dans ses droits naturels par le christianisme : elle fut proclamée moitié intime du genre humain, égale à l'homme aux yeux de Dieu, dans la grande famille sociale. Dans la famille partielle, elle ne fut plus esclave de l'homme, mais devint sa compagne, et les devoirs furent réciproques.

Depuis dix-huit siècles que le christianisme a proclamé l'affranchissement du genre humain, et jeté les bases de l'émancipation universelle, il y a eu combat entre la vérité et le mensonge, la lumière et l'erreur, la foi et le raisonnement, la liberté d'examen et la croyance aveugle; en un mot, la liberté et la force brutale. Toute conquête de l'intelligence a compté ses martyrs; tout progrès chez les masses, toute chaîne rompue, toute liberté acquise, ont coûté des torrens de sang; c'est un combat à mort entre les opprimés qui réclament les promesses du code chrétien, et les oppresseurs qui prétendent, comme les païens de l'antiquité, exploiter à souhait un peuple misérable et abruti. Il a fallu dix-huit siècles pour abolir dans quelques pays chrétiens l'esclavage et le servage, et poser en principe une sorte d'égalité devant la loi; encore ces pays, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, continuent à offrir le spectacle de la misère, de l'ignorance et de l'oppression des masses. La loi reconnaît aux citoyens le

droit de participer au bien-être général, d'acquiescer la richesse et les honneurs par le travail; mais elle n'a pas su garantir le travail, ni répartir et distribuer les richesses selon les mérites de chacun.

Désormais, tous les esprits attentifs reconnaissent le vice de la civilisation qui, en procurant, en certaines limites, la liberté et la lumière aux masses, n'a pas su leur assurer leur part des biens sociaux. Ils s'effraient de l'inquiétude populaire, et des désirs impatients de la multitude qui, lasse de souffrir, et commençant à ouvrir les yeux et à considérer les objets sous leur vrai jour, demande à goûter, elle aussi, un peu de repos, de bien-être et de bonheur. Ils s'effraient de l'alarme et des reproches du despotisme qui gronde et leur crie : « Eh bien ! quel est le résultat de vos mots égalité, liberté, souveraineté du peuple ? Qu'avez-vous fait pour les masses ? A quoi servent des lumières vaines qui leur font désirer ce qu'elles ne peuvent obtenir ? Où marchez-vous, si ce n'est à la destruction de tout ce qui

existe, à la guerre implacable des pauvres contre les riches, au désordre, à l'anarchie, à l'échafaud? Le despotisme seul maintient l'ordre; l'esclavage et l'oppression sont des nécessités de la condition humaine!

Ainsi s'expriment les exploiters des peuples. Les esprits les plus sages, les plus généreux, y prêtent une sorte d'attention; ils s'arrêtent inquiets, incertains dans leurs efforts; ils s'épouvantent d'une clarté trop vive, s'accrochent aux débris des erreurs et des préjugés, remettent en question si la science et la liberté enfantant la richesse et le bonheur, ne sont pas l'apanage de quelques uns aux dépens de tous.

C'est ainsi que les hommes les plus courageux, les plus dévoués au bien public, les plus amis du peuple, n'osent porter une main ferme à l'échafaudage du mensonge cimenté par les siècles; ils n'osent pousser la recherche de la vérité jusqu'à ses dernières limites; ils ont une religion, une morale, une politique qui est leur façon de penser particulière; ils en

ont une différente pour le public, pour la masse; leurs paroles, leurs écrits, leurs actions, offrent une foule de contradictions et de réticences; ils sont toujours en peur que la lumière qui les éclaire n'aveugle autrui, que les principes qui les laissent honnêtes gens, ne pervertissent autrui, que la vérité en elle-même ne soit chose nuisible, semblable au tabernacle où Dieu seul habite, et qui frappe de mort tout sacrilège qui ose y porter la main.

Et cela parce que la société entière est basée sur l'oppression et le mensonge. Le mensonge préside à toute l'éducation morale, politique et religieuse des peuples, à commencer par la tendre enfance de chaque individu; nul n'enseigne ce qu'il croit, mais ce qu'il faut croire, ce qu'il est de la routine de croire à tel âge, dans telle classe, dans telle condition. Coutumes, usages, mœurs, tout est arbitraire et de convention. Toutes les relations sociales sont faussées; partout le mensonge et l'hypocrisie sont nécessaires, devien-

nent vertus. Dans la vie privée, dans les actes publics, il faut une parole diverse, un masque différent. Aucun ne saurait se soustraire à l'habitude perpétuelle du mensonge. Au milieu de ce désordre, de ce chaos, la vérité, au premier abord, paraît nuisible, destructive. Et cependant la vérité seule peut guider l'homme, lui ouvrir une voie de salut, jeter les bases d'une société nouvelle où la lumière luise pour tous, où le bonheur soit le partage de tous, où la réalisation des principes divins du christianisme, rendent inutiles et impossibles le mensonge et l'oppression.

Une telle anarchie, une telle dissidence règnent dans les idées, les opinions et les faits, qu'il semblerait que la vérité absolue soit une chimère; qu'elle n'ait qu'une existence relative à nos sens, à nos organes, à nos facultés individuelles; ou, pour mieux dire, que le vrai et le faux, confondus dans leur essence, ne se distinguent et ne varient, à nos yeux, que par le point de vue où nous sommes placés. D'où il faudrait conclure que, même dans les plus

lointaines générations, nous serions destinés aux luttes, aux discordes, aux déchiremens, sans qu'il nous fût jamais donné, misérables créatures, de nous harmoniser de sentimens, d'idées, d'actions.

Mais alors, où serait Dieu? Quelle preuve aurions-nous de sa bonté, de sa justice, de sa miséricorde? Quel rapport entre de misérables créatures condamnées à un perpétuel tournoiement de pensées incohérentes, et la sagesse divine? Quel sentiment distinct aurions-nous de notre individualité et de la création, de l'ordre et du chaos, de la justice et de l'iniquité? Non, s'il n'est pas une vérité éternelle, émanation divine, révélation permanente de Dieu à la créature, aussi positive à notre intelligence, que les sons, les couleurs et les corps, sont des objets positifs à nos sens; alors, Dieu n'existe point pour l'homme; nous sommes plus chétifs, plus abandonnés, plus misérables, que la brute: tous les prodiges de l'industrie, tous les travaux de l'esprit sont une dérision; le bien et

le mal sont illusoires ; la raison humaine n'a point reçu le souffle divin ; la lumière intellectuelle n'a point jailli à la parole du Créateur.

Mais il n'en est pas ainsi ; l'athéisme seul pourrait proférer ce blasphème. Nous avons conscience de notre propre raison et du sens commun infaillible dans l'humanité ; nous sentons la vérité en nous et hors nous , qui nous fait progresser dans la vie individuelle et dans les âges des nations ; en l'outrageant nous la reconnaissons , en la niant nous l'adorons ; elle forme le seul lien intellectuel et moral entre les créatures , ainsi que notre seule communication avec le Créateur.

Si l'anarchie des idées s'est accrue en proportion, peut-on dire, des progrès et de l'indépendance de la raison humaine, c'est une conséquence de l'oppression qui a régné sur les esprits et sur les corps depuis les quelque mille ans où remonte la tradition historique. Les yeux long-temps fermés à la lumière ne supportent pas d'un coup l'éclat du jour ;

l'esclave abruti sous sa chaîne ne dépouille pas subitement les habitudes vicieuses de l'esclavage : de même l'esprit humain , obscurci pendant des siècles par les erreurs et les préjugés , ne les abandonne que lentement , successivement, en restant par mille bouts accroché au passé. De là , cette effrayante divergence d'opinions et de systèmes ; il semble que les esprits se divisent et s'éloignent à mesure qu'ils s'éclairent ; la société reflétant ces dissentimens infinis , tirillée , déchirée en tous sens , paraît au moment de périr dans la dissolution complète des élémens qui la composent.

Cependant le monde a déjà fait un progrès immense dans la route du vrai , par la destruction de l'erreur , la critique de la raison pure. C'est l'ouvrage des siècles passés ; le dix-huitième a presque accompli l'oeuvre. Ce n'est point que les préjugés nuisibles soient entièrement déracinés , ni que la lumière luise pour tous. Mais depuis la promulgation du christianisme , depuis que les communications

des peuples ont été rapprochées, l'homme est forcé de penser ; il ne lui est plus permis de s'endormir dans la routine de l'ignorance et de l'esclavage. Le despote sur son trône ne croit plus lui-même à son droit d'oppression ; les privilégiés de la terre ne croient plus à leur droit exclusif de posséder et de jouir ; la classe infime ne croit plus que son sort éternel ici-bas soit de végéter, souffrir et mourir pour le bon plaisir du petit nombre. Il n'y a point d'erreur si robuste qu'elle fût dans l'humanité, qui désormais ne soit ébranlée. Ceux-là même qui s'y retiennent, doutent en dépit de leurs efforts, ou savent que d'autres doutent, que d'autres l'ont déjà rejetée. Par cela seul, les croyances chancelent dans leur principe qui était de croire instinctivement comme on vit, comme on respire. Des penseurs ont existé dans tous les temps, mais la masse pensante n'existe que d'hier ; trois à quatre cents ans marquent à peine l'émancipation de la pensée humaine. C'est un progrès duquel on ne saurait rétro-

grader, et qui différencie cette époque de tout le passé. L'homme pris individuellement, lorsque sa faculté de penser est développée, ne peut plus l'endormir ; il n'est plus en son pouvoir de l'arrêter ; c'est une puissance intérieure qui le domine, le maîtrise, s'active et s'alimente de tous les objets extérieurs, de toutes les combinaisons de la vie humaine, et de sa propre substance. L'homme qui a une fois pensé, pensera toute sa vie. Il en est de même des masses ; la pensée, le libre examen, le sentiment de dignité, la conscience du juste et de l'injuste, en un mot, tout l'être pensant et sentant, s'est éveillé dans la multitude, et désormais nulle puissance ne pourrait empêcher son développement et sa progression. Le monde avance dans une voie certaine d'amélioration ; l'anarchie des intelligences, résultat passager du débordement de la pensée humaine, appelle invinciblement l'ordre comme le chaos appelle la lumière ; l'indifférence même trônant sur les débris des croyances, ainsi que le voyageur qui passe et

jette un regard de profonde réflexion et de triste découragement sur les ruines des villes anciennes et des monumens détruits, l'indifférence donne lieu désormais à un examen plus libre, plus réfléchi, plus consciencieux, par le dépouillement successif des préjugés et des erreurs qui, depuis la première usurpation de l'homme sur l'homme, ont encombré l'intelligence humaine.

Comment le monde ne marcherait-il pas dans une voie régénératrice, puisque les masses, éclairées sur leur misère, et impatientes d'un meilleur avenir, d'une part sont toutes puissantes, du jour qu'elles connaissent leur force, et que d'autre part, nonobstant un égoïsme apparent, tout ce qu'il y a de bon, de grand, de généreux, d'éclairé parmi les hommes sympathisent avec le peuple, et sont prêts à soutenir sa cause au détriment de leurs intérêts purement personnels. L'ignorance de ce qui convient, de ce qu'il est bon de substituer à ce qui est, de ce qui concilie les intérêts de tous, l'ignorance du vrai, et plus encore le pré-

jugé qui fait redouter la lumière, et laisse les esprits vaciller dans un demi-jour, telles sont les plus fortes entraves à l'émancipation complète de l'humanité; toutefois, elle marche providentiellement, entraînant les hommes par la force des choses; car ces derniers ne lui sont pas précisément nécessaires; mais il est nécessaire aux hommes de participer à l'œuvre providentielle, et d'accomplir ainsi leur mission sur la terre.

Dans les temps de doute et de déchiremens actuels, la première vertu est l'amour du vrai, la sincérité qui, seule, peut y conduire. La foi aveugle qui ne soupçonne pas même le doute, est à jamais anéantie, elle n'est plus en notre pouvoir. La raison est obscurcie par les préjugés de l'éducation, par le milieu vicieux qui nous entoure; le langage ne rend qu'insuffisamment la pensée; les passions subversives la dénaturent. Ce sont là des obstacles à la possession du vrai, à l'harmonie des esprits; mais il dépend de nous d'être francs dans nos paroles et actions, et de nous unir dans la re-

cherche de la vérité. Il dépend de nous d'en former notre culte, de proclamer hautement ce que nous reconnaissons pour vrai, et d'en déduire les conséquences logiques pour en faire application à notre conduite et à l'œuvre sociale.

Déjà il y a un sentiment unanime pour tout ce qui touche aux principes essentiels. La croyance à un Dieu, et à quelque chose en nous qui ne périt pas, le sentiment religieux est universel. De même, il est des qualités morales, la franchise, la probité, le courage, le dévouement, qui sont reconnues comme vertus chez toutes les nations. Les principes de liberté humaine et d'égalité devant Dieu, proclamés par le Christ, appuyés par la raison, et confirmés par l'émancipation successive des races esclaves, sont adoptés de fait par tous les esprits, et ne trouvent d'opposition que les intérêts contraires. Le point où s'arrête l'accord unanime des âmes généreuses et des masses souffrantes, est dans la réalisation de ces principes.

La tiédeur et l'égoïsme se complaisant dans

les préjugés, niant le mal, repoussant toute lumière, n'acceptant de règle que la routine, forment le plus grand obstacle à la connaissance des lois divines; mieux vaut le sophisme hardi, l'imagination effrénée, qui, par leurs excès, reviennent, de lassitude et d'épuisement, à la raison qui toujours attend, et ne se précipite jamais.

La routine de l'ignorance, qui maintient indéfiniment les nations dans la misère et l'esclavage, est semblable à un sommeil de mort, qui n'enfante dans les siècles que le silence des tombeaux et la putridité des cadavres. L'activité de la pensée conduisant au dévergondage de l'esprit et aux débordemens des passions, est semblable au fleuve qui s'élance par torrens fougueux, ravage les campagnes qu'il devait arroser; mais par la progression même de son cours, se resserre dans les limites naturelles, porte fraîcheur et beauté aux contrées qu'il parcourt, et laisse partout des traces de sa fécondité.

Nos sens sont sujets à l'erreur; toutefois,

il est des vérités positives, irrécusables, communes à toutes les créatures du globe dans la perception générale des objets. De même, notre intelligence est sujette à l'erreur; mais il est des axiomes ou vérités scientifiques, positives, irrécusables. Les sciences mathématiques, dans leurs calculs invariables, ne sont sujettes ni au doute, ni à la dissidence, ni à la controverse. Pourquoi la science philosophique et sociale, la plus essentielle à notre bonheur, ne serait-elle pas susceptible de démonstrations rigoureuses, d'une certitude entière, d'une foi universelle? Dieu n'a-t-il pas donné à toutes les créatures des facultés semblables bien que graduées dans leurs développemens, pour raisonner, juger, se convaincre, aimer? Ah! croyons que la vérité enfantant le bonheur et l'harmonie, est le lot de l'humanité, en même temps qu'il est sa tâche incessante, le but de ses labeurs. Croyons que l'humanité encore en enfance, enveloppée des langes de l'erreur, est au moment de s'en dépouiller par un vigoureux effort, pour s'é-

lancer radieuse à une nouvelle vie, où l'esprit et le corps auront définitivement brisé leurs entraves. Croyons, surtout, que lorsque la vérité paraît nuisible, c'est qu'elle reste entachée d'erreurs; c'est qu'elle n'est pas complète en théorie, ou bien poussée à ses dernières limites dans les faits. Faisons-nous tous un devoir saint de sa recherche; sachons la proclamer sans feinte, sans prétendre la voiler ni la mitiger. La vérité vient de Dieu, elle est la manifestation de son existence, le reflet de sa sagesse; prétendre l'atténuer, la dérober, est un blasphème; c'est mettre la sagesse humaine au dessus de la sagesse divine. L'accepter, la proclamer, c'est entrer dans les voies providentielles, c'est être instrument de Dieu, c'est suivre l'exemple du Christ, qui dans les temps les plus néfastes de corruption, de despotisme, et d'esclavage, jeta les bases de l'émancipation humaine et de l'association universelle.

Les génies inventeurs dans tous les siècles, les Guttemberg, les Kopernic, les Colomb,

les Newton, les Fulton, ont procédé dans leurs sublimes découvertes par *le doute et l'écart absolu* de toutes les méthodes et traditions suivies jusqu'à eux. Ils ont dû, dépouillant leur esprit de tous préjugés, de toute routine, se frayer une route entièrement neuve, n'ayant de guide que la sincérité de leur croyance et l'amour passionné du vrai. Fourier a employé cette même méthode dans la recherche de nouvelles lois sociales en accord avec les lois divines qui président à toute la nature. C'est par le doute et l'écart absolu des préjugés sociaux, c'est par une foi vive en Dieu, et la certitude que le Créateur a dû vouloir le bien de sa créature, et que bonheur et vérités sont synonymes, que Fourier a jeté les bases d'une société entièrement nouvelle, réunissant le genre humain sous une loi harmonique et unitaire, et enfantant pour toutes les créatures le développement libre et complet des facultés.

La doctrine de Fourier est une large et magnifique application du principe chrétien de

charité et de fraternité. Elle associe tous les hommes dans une même œuvre et dans un même amour; elle établit sur le globe l'unité rêvée depuis dix-huit siècles par le catholicisme; elle brise les chaînes qui oppriment le corps et l'âme, réalisant de la sorte l'émancipation du genre humain, *la liberté* pour chacun et pour tous, liberté vainement poursuivie par tous les peuples de l'antiquité et des âges modernes.

Fourier, comme le Christ, a compris dans la réintégration des droits naturels et divins toutes les créatures de Dieu, tous les faibles et opprimés de ce monde, l'esclave, le prolétaire, la femme, le vieillard, et jusqu'aux petits enfans. La femme et l'enfant sont les objets peut-être de sa plus touchante sollicitude. Lors même que les femmes pourraient rester indifférentes à ce qui les concerne elles-mêmes dans la théorie sociétaire, comme mères, elles devraient tomber à genoux devant le génie sublime et compatissant qui vient ouvrir une ère nouvelle de joie, de santé et

d'un libre développement à toutes ces pauvres créatures aujourd'hui, peut-on dire, dans toutes les classes, si comprimées, si malades, si torturées de corps et d'esprit.

Dans une théorie sociale qui embrasse toutes les questions et prétend toutes les résoudre, la destinée des femmes est une des parties à la fois les plus essentielles et les plus délicates. Traiter de leur condition, c'est traiter des mœurs. Il n'est point de sujet où la société actuelle manifeste de si choquantes contradictions. Elle se montre autant rigoriste dans les formes, qu'elle renferme au fond de corruption. Toute sa pruderie n'est qu'un fard d'apparat. Elle se sent si malade, qu'elle ne veut pas qu'on sonde ses plaies. Elle ne croit pas à la guérison, et ne prétend qu'à dérober la grandeur de son mal. C'est en ce point surtout qu'elle redoute la vérité, et que chacun est complice de ce perpétuel mensonge. Il est une convention tacite entre tous, soutenue par les lois, la morale et l'éducation, qu'en fait de mœurs, on ne doit pas regarder au

fond des choses, mais se payer d'apparences et de faux semblans. Il paraîtrait que le monde fût d'accord pour tromper Dieu; car chacun sait qu'il ne trompe pas les hommes. Si quelque main hardie ose soulever le voile qui recouvre les infamies de tous les siècles, les turpitudes des nations, c'est comme historien, ou bien par un cynisme étrange qui tend à justifier les excès les plus honteux, à diviniser le pur instinct animal. Que de sophismes, que d'exagérations n'a-t-on pas écrits à ce sujet, surtout dans ces derniers temps! Tous les crimes, toutes les monstruosités ont été étalés et prônés en regard de cette morale factice et roidie, qui nie les faits, impose silence, et ne voit de préservatif que dans la contrainte et les châtimens. Erreur et mensonges de toutes parts! Les uns outragent la nature humaine en justifiant ses écarts; les autres blasphèment Dieu, en prétendant réformer son œuvre, comprimer, anéantir les passions.

N'est-il pas plus sage, s'attachant à la seule

vérité, de dire ce qui est, de rechercher ce qui pourrait, ce qui devrait être ?

L'amour du vrai, la certitude que la vérité vient de Dieu, et que tout bien réside en toute vérité, forme la *foi* qui, désormais, peut seule sauver le monde.

Fourier, en traitant des mœurs et des femmes dans l'actualité et dans l'avenir, s'est montré aussi hardi et aussi sincère que dans les autres parties de sa doctrine. Toutefois, cette question n'est pas de la seule compétence du génie. Elle ressort essentiellement du bon sens et de la droiture des femmes. Les hommes doués de l'esprit le plus élevé, le plus impartial, sont tentés de juger les femmes d'après eux-mêmes ou bien comme étant d'une nature totalement différente. Ils ne voient guère de milieu entre une émancipation désordonnée qui les fait en quelque sorte hommes, ou bien une contrainte rigoureuse qui les force à observer leurs devoirs de femmes. Les femmes elles-mêmes partagent ce préjugé; non seulement jamais elles n'ont été

franches devant le monde, jamais elles n'ont révélé leurs véritables instincts, penchans, passions, mais elles les ignorent, elles ne les ont pas approfondis, l'idée du devoir est tellement inhérente à leurs yeux à l'idée de contrainte, qu'elles n'oseraient les séparer, ni rechercher de bonne foi une autre base aux vertus spéciales de leur sexe, qu'une loi obligatoire. Le préjugé, la routine, l'ignorance, la foi aveugle, une soumission irréfléchie, leur paraissent les plus sûres garanties de sagesse et de bonne conduite. On dirait que toute lumière, toute liberté, ne peuvent les conduire qu'à la révolte, à la rébellion, à l'anarchie morale. Elles ferment les yeux à la vérité, elles se refusent à la liberté ou émancipation, comme si la vérité et la liberté venant de Dieu, pouvaient enfanter le désordre. Effectivement, celles qui secouent tout frein et se mettent en dehors de la loi générale, se proclament libres, émancipées, et se croient dans le vrai; cependant; elles ne font que resserrer leurs liens, faire abnégation de leur dignité de fem-

me, s'avilir, se dégrader, entrer plus avant dans la fange et la corruption du siècle. Le vrai est dans le beau, dans le bon. Si Dieu a environné d'un charme si puissant la jeune fille candide, la femme chaste, si l'amour avec ses ravissements, et ses illusions saintes, est le piédestal de la femme, et lui assure l'empire du monde; si la liberté n'est possible à la femme que par la chasteté, par l'observance rigoureuse de ses devoirs, par le haut respect d'elle-même, que del a sorte elle imprime aux autres; — n'est-il pas certain que la liberté pour les femmes consiste à fortifier et agrandir leur empire, par le prestige irrésistible des vertus spéciales à leur sexe, et l'accomplissement des devoirs qu'elles-mêmes s'imposent.

C'est l'esclavage de la femme, et sa dégradation, conséquence de l'esclavage, qui fait imaginer que le désordre des mœurs doive résulter de son émancipation, tandis qu'il résulte aujourd'hui de son oppression. C'est la même erreur qui ne fait présumer de l'affranchissement des masses qu'anarchie et li-

cence. Pourquoi? Parce que dans notre milieu social, entièrement vicieux, liberté, affranchissement sont des mots dépourvus de sens et qui n'ont point d'accomplissement possible. Proclamer la liberté, ce n'est point la donner; prendre la vérité pour bannière, ce n'est point la révéler. Fourier nous indique des moyens certains de régénération sociale, d'un affranchissement complet, d'une liberté positive pour toutes les créatures sans exception. Mais lui-même, nonobstant son génie immense marqué d'un cachet divin, n'échappe pas au préjugé qui voit dans l'affranchissement de la femme, l'anéantissement de son charme spécial, de sa pudeur instinctive, du frein que la nature lui impose spontanément. Dans cette erreur, se trouve peut-être le plus grand obstacle à la réalisation de sa sublime découverte. On s'effraie avec raison de cette prétendue loi morale imposée à l'avenir, et qui à coup sûr, influerait sur le présent. Il appartient à toute femme, à la plus simple, à la plus ignorante, par cela seul qu'elle est femme; de protester

hautement contre cette fausse émancipation qui ne serait que la prolongation de l'esclavage qu'elle subit aujourd'hui. Il leur appartient à toutes de réclamer la loi chrétienne dans l'actualité, et d'attendre que la loi d'avenir jaillisse spontanément du nouveau milieu social; enfin, il leur appartient à toutes de récuser les théories arbitraires des hommes, et de rappeler que le Christ posant le principe général de réintégration et d'affranchissement de tous les opprimés, ne se donnant pour juge ni pour législateur des femmes; mais les comprenant toutes dans une même indulgence, une même protection et un même amour, la Magdeleine repentante, comme le type adorable de la Vierge mère, il leur laissa à elles-mêmes le soin de formuler la loi morale de l'avenir.

Cette question ressort d'autant plus du domaine des femmes, qu'elles ont un rôle immense à remplir dans la propagation et la réalisation du système sociétaire. Aux hommes il appartient de démontrer; aux femmes d'atti-

rer et de persuader. Elles seules sont capables d'enflammer les esprits, de pousser au dévouement, d'exciter l'enthousiasme; à elles surtout appartient la tâche de réunir, concilier, harmoniser, d'adoucir l'àpreté des humeurs, de faire taire les discordes en face du bien général.

Leur tâche grandira dans les commencemens de l'association; l'accomplissement de l'œuvre régénératrice dépendra entièrement de l'initiative qu'elles prendront dans la question des mœurs. Lorsque se formera le contact sociétaire, ou bien les femmes seront le plus grave sujet de perturbation; elles engendreront les jalousies, les rivalités, le trouble, le désordre; elles seront cause de scandales honteux, formant obstacle à tout progrès; ou bien, par le sentiment d'un devoir immense à remplir, elles aplaniront les difficultés, empêcheront les divisions, seront mobile principal d'ordre et d'harmonie.

Il m'a donc paru essentiel, dans cet ouvrage consacré aux moyens pratiques de réa-

lisation, de faire appel aux femmes, et de les engager à prêter une attention sérieuse aux questions sociales dont la solution dépend d'elles en dernier ressort. Vainement on a prétendu séparer les questions de morale et d'économie politique; ces questions sont unies par un lien intime; on ne saurait réformer les mœurs, sans l'affranchissement des masses et l'éducation unitaire; l'on ne saurait augmenter la production et distribuer équitablement la richesse sociale, sans donner en même temps aux masses l'attrait au travail et des libertés graduées jusqu'à leur affranchissement complet; dans ces libertés les femmes sont comprises; elles ne se trouveront émancipées elles et leurs petits enfans qu'avec la masse des prolétaires; leur condition est intimement unie à celle du peuple; elles ne sauraient tenter aucun soulagement pour elles-mêmes, sans venir en aide à tous les faibles, tous les nécessiteux, tous les opprimés.

J'ai donc réuni les questions d'économie politique et d'association matérielle aux ques-

tions de mœurs, et de morale. Je prends les femmes à partie dans la grande cause humanitaire que tous les esprits avancés agitent forcément; car tous participent au malaise général et doivent se demander, où marchons-nous? dans les parties essentielles de la doctrine de Fourier auxquelles je m'attache comme à la seule voie de salut des sociétés, dans les parties de sa théorie que je repousse comme contradictoires avec les principes mêmes, dans les moyens pratiques de réalisation que j'examine et propose, dans le but immense auquel je voudrais rallier toutes les âmes généreuses, — l'éducation unitaire, — j'ai pour guide l'amour de la vérité, et la foi en la sagesse divine. Plus je vois les opinions se fractionner et les esprits divergens, plus je reste persuadée que le désir du bien, l'amour du prochain dans sa plus large acception, peut seul rallier les meilleurs parmi nous, dans une route commune. L'intelligence ne suffit pas, il faut encore l'âme, le cœur. La foi aveugle a disparu, le libre examen a engendré le doute

et le désaccord ; mais les principes éternels du christianisme ont survécu à toutes les controverses ; mais un génie presque divin, Fourier, est venu compléter, confirmer la loi chrétienne ; il est venu nous révéler comment les principes éternels de liberté, de justice, d'égalité devant Dieu, peuvent se réaliser sur cette terre ; comment les promesses du royaume des cieux peuvent s'accomplir sur cette terre ; comment la vérité doit jaillir de l'harmonie. Rallions-nous donc dans le désir de ce bien immense dont quatre mille ans de souffrance, les paroles des prophètes, la loi divine de Moïse et du Christ, le sang des martyrs, l'intuition de tous les beaux génies, la science nouvelle apportée par Fourier, sont à la fois précurseurs et révélateurs. Réunissons-nous dans l'amour de l'humanité, dans la recherche du vrai, dans la foi en Dieu. Que les femmes participent avec confiance à cette œuvre de régénération, puisqu'elles en doivent être avec leurs petits enfans, les plus puissans mobiles, en même temps qu'elles y

trouveront l'affranchissement de toutes les entraves et de tous les maux qui les ont jusqu'aujourd'hui accablées. Qu'elles y participent, puisque c'est le sentiment du devoir, la charité chrétienne, l'instinct du dévouement, le cœur et l'âme qui doivent essentiellement contribuer à l'affranchissement total de toutes les créatures humaines, faites à l'image de Dieu.

CHAPITRE II.

DES FEMMES ET DES MŒURS EN CIVILISATION.

Non seulement, dans l'état actuel, il n'est pas en notre pouvoir d'être heureux, de posséder les biens que tous ambitionnent, la richesse, la considération, la santé, la tranquillité d'esprit, mais encore il ne dépend pas de nous d'être justes, véridiques, de pratiquer la vertu. Nous restons dans l'entière dépendance de la condition où nous sommes nés, de l'éducation que nous avons reçue, des circonstances où nous nous trouvons placés, en

un mot, du milieu social qui nous domine depuis la naissance jusqu'à la mort. La volonté de l'homme combat et lutte, il est vrai, mais le plus souvent sa volonté se brise, et la fatalité est la plus forte. D'ailleurs, il ne dépend pas même de l'homme que sa volonté soit éclairée. S'il est né dans un pays sauvage et barbare, ne partagera-t-il pas la rudesse de mœurs, la cruauté de ceux avec lesquels il vit. Chez les Caraïbes, il adorera les fétiches, et ornera sa cabane des crânes de ses ennemis, après s'être repu de leur sang. Les sentimens de justice et d'humanité ne pourront pas davantage se développer chez lui que les facultés artistiques ou géométriques, s'il les possédait. Socrate, Michel-Ange, Newton, s'ils fussent nés chez ces peuples, n'eussent paru que des êtres abrutis, des animaux carnassiers, sans âme ni intelligence.

Dans les pays chrétiens et civilisés, la fatalité de l'éducation et des circonstances, n'est pas moins rigoureuse. Tous, nous aurions pu naître et vivre dans la misère, l'ignorance et le vice,

sans que jamais un rayon de bonheur ni de lumière fût venu adoucir notre sort, éclairer notre esprit. Nous aurions pu, enfans de parens abjects, être élevés dans leurs maximes et leurs coutumes. Même si l'on échappe à la fatalité de la naissance et de l'éducation, les circonstances peuvent encore entraîner irrésistiblement au vice et à l'infamie, nonobstant l'amour du bien et le désir d'une vie honorable. Que de séductions funestes nous entourent, comme les passions sont impérieuses, combien de fois il arrive qu'on soit partagé entre des devoirs contraires qui ne permettent plus de distinguer où est le crime, où est la vertu ! Ah ! dans le milieu social, préservons-nous des méchans, des vicieux, des infâmes ; mais pitié, charité, indulgence pour tous ; ils ont été élevés ou entraînés fatalement ; c'est l'organisation sociale qui enfante toutes les fautes et toutes les erreurs.

Pour que la société fut harmoniquement constituée, ne faudrait-il pas qu'elle assurât à tous ses membres la connaissance de ses lois

morales, et les moyens de les pratiquer ? Ne faudrait-il pas aussi qu'elle les classât socialement selon leur capacité, en leur donnant des récompenses et des honneurs proportionnés aux services rendus, et à la pratique des vertus dont elle fait loi ?

Au lieu de cette direction harmonieuse, le hasard et la fatalité président à l'éducation, au classement, et à la position sociale de chaque individu. Le grand nombre est abandonné à la misère, à l'ignorance et au vice. On recommande en principes généraux le travail et la moralité ; mais on n'assure ni le travail, ni même la connaissance de ce qui constitue la moralité. Dans toutes les classes, l'accomplissement des vertus sociales est une cause de ruine plutôt que de prospérité. L'intrigue et la fourberie sont les plus sûrs moyens de parvenir aux richesses et aux honneurs ; ce qui met en contradiction constante les lois, les mœurs, l'éducation, car elles donnent des préceptes qu'il est impossible de pratiquer, et bornent la vertu à l'apparence. En civilisa-

tion, le dévouement est folie, la vérité est folie, le désintéressement est folie. Au milieu du trouble, de la confusion, de l'anarchie, de la concurrence, de la lutte des intérêts et des passions, il faut que chacun tire à soi, que chacun participe à l'égoïsme, à la cupidité, à la corruption générale. Il faut que chacun y sacrifie une partie de sa nature bonne et généreuse, parce qu'il est engréné dans cette société, qu'il fait partie de ses rouages, et qu'il serait brisé, broyé, s'il ne cédait à son mouvement fatal.

Or, si dans l'ignorance d'un meilleur ordre de choses, on a pu croire que la souffrance, la misère, la servitude, fusent inhérentes à la condition humaine; on ne peut accepter que nous soyons fatalement, à toutes les époques et chez tous les peuples, poussés au vice et au crime. Un moment, nous avons pu nous résigner au malheur, comme venant de Dieu; mais jamais sans blasphème, nous ne pouvons nous résigner au vice et à l'infamie, comme provenant de la volonté divine. Non, à l'as-

pect de tant de misérables qui n'ont jamais eu le choix entre le bien et le mal, entre l'ignorance et la lumière, nous outrageons l'Être Suprême, si nous n'avons la certitude d'un meilleur ordre de choses, où toutes les créatures recevront la lumière et la faculté du bien. De cette seule croyance, naît l'espoir d'un bonheur universel; car l'homme ne saurait avoir la faculté du bien que dans une société harmonique, où chacun est en accord parfait avec lui-même et ses semblables.

Aujourd'hui, les femmes surtout sont victimes de l'anarchie. Plus que toute autre classe, elles restent courbées sous le poids d'une nécessité fatale, et offrent exemple de la contradiction flagrante des institutions. La société est basée sur la famille. Le pivot de la famille, c'est la femme. La garantie des liens de famille, c'est la pureté, la modestie, la chasteté de la femme. Or, la famille formant la constitution essentielle de la société, par une conséquence rigoureuse, les devoirs spéciaux aux femmes deviennent à la fois garantie des

liens de famille et des liens sociaux. C'est pour sentir les terribles conséquences d'un relâchement de mœurs, que dans tous les temps et tous les pays, la religion, la morale, les lois et l'éducation, se sont unies pour prêcher la chasteté et la fidélité; y exhorter les femmes, réprimer leurs passions, punir toute infraction à leurs devoirs par les châtimens les plus rigoureux. Si aujourd'hui, dans les pays chrétiens, la législation est moins cruelle à leur égard; l'opinion, à la vérité, capricieuse et injuste, l'est devenue davantage; elle s'arrête devant l'hypocrisie et l'impudence; mais elle est sans indulgence pour un scandale involontaire; elle tolère les écarts circonspects dans le mariage, mais elle jette l'anathème sur la malheureuse jeune fille qui, par entraînement ou ignorance, a écouté un séducteur. Les femmes sont complices de ces rigueurs et de ces contradictions. Assujéties les premières à l'opinion, elles accueillent le vice fardé, et lui font place dans leurs rangs d'honnêtes femmes; mais elles sont inexorables et sans

pitié pour l'imprudence, la passion, la fatalité. Loin de s'unir pour rectifier l'opinion, elles s'y asservissent de peur d'en être atteintes, et la flattent dans ses bizarreries les plus injustes, les plus odieuses.

Qu'ont produit dans tous les temps les rigueurs, les foudres, les châtimens des institutions humaines et divines réunies pour garantir les bonnes mœurs? Ouvrons les pages de l'histoire, et nous verrons chez tous les peuples, et à toutes les phases sociales, le relâchement et le débordement des mœurs croître en proportion de la rigueur des lois et de la cruauté des châtimens. Toute l'antiquité nous offre la preuve de cette assertion. Les plus grands peuples périrent par la mollesse, le luxe, la licence des mœurs, l'influence des courtisanes. Le despotisme fut surtout pernicieux, en donnant exemple de tous les vices et de toutes les dépravations. On ne peut nier, sous ce rapport, que les républiques anciennes et modernes, en faisant participer les femmes à leurs principes de liberté et de dignité hu-

maines, ne donnassent exemple de bonnes mœurs, engendrant les plus hautes vertus publiques et privées; Sparte, dans ses temps glorieux, posséda les mœurs les plus rigoureuses et les mères de famille les plus chastes qui aient existé. La Rome républicaine, qui enfanta les femmes héroïques et sut honorer leur sexe entier, fut modèle de mœurs probes et véridiques. Elle conquit le monde par ses vertus autant que par ses armes. La Rome des empereurs, proie des tyrans et des courtisanes, étala aux yeux du monde tout ce que le vice, la dépravation et le cynisme peuvent enfanter de plus monstrueux.

Sans remonter si haut, les Slaves, les Germains, les républiques du moyen-âge, où les femmes participèrent à la liberté des institutions, offrirent exemple de bonnes mœurs, en regard avec la licence et la corruption des pays despotes. Dans l'état actuel, nous voyons aux États-Unis les femmes libres et chastes, contribuer au maintien des institutions. Nous voyons régner la licence dans l'Espagne et dans

l'Italie courbées sous le double despotisme civil et religieux; nous voyons en Chine et dans la Turquie moderne, ainsi que dans tout l'Orient antique, le principe de polygamie, engendrant l'esclavage de la femme, nous montrer à la fois, dans cette dernière, la créature la plus dévergondée et la plus abrutie, et dans la nation, le peuple le plus malheureux, la société la plus vicieusement et la plus tristement organisée.

On doit en tirer la conséquence que les institutions politiques influent sur les mœurs, et que les femmes sont chastes en proportion de la liberté dont elles jouissent.

Les nations s'élèvent ou croulent selon que les mœurs s'assainissent ou se corrompent. On ne saurait annuler l'influence sociale de la femme; toujours elle se fait sentir; elle est nécessairement salubre ou pernicieuse.

Jetons un coup d'œil sur les mœurs générales dans les pays chrétiens, civilisés, jouissant d'institutions libres, en France, en Angleterre: on ne peut mettre en doute que la

condition des femmes et les mœurs n'y soient en progrès sur l'antiquité et les pays modernes. On doit convenir qu'en France particulièrement, les mœurs se sont infiniment améliorées depuis 89 ; il y a loin des coutumes aristocratiques et royales d'aujourd'hui avec la licence effrénée de la cour et de la noblesse sous la régence et Louis XV ; le sentiment de moralité et de convenance a dû certainement progresser dans la nation ; car il est certain que les turpitudes et les infamies de cette époque ne pourraient plus aujourd'hui se renouveler.

Osons donc examiner et approfondir les mœurs actuelles considérablement améliorées. Voyons ce qu'elles sont effectivement dans les pays chrétiens proclamant l'indépendance et la dignité de la femme, le mariage indissoluble, la fidélité entre époux. Voyons ce que sont les mœurs, et quelle est la condition des femmes dans ces pays où les principes chrétiens, dans leur rigueur d'une part et leur générosité de l'autre, sont soutenus par la

morale, l'opinion, l'éducation, la législation.

Mon Dieu ! la réalité des choses est triste, et il faut du courage pour oser la dire. Dans une société basée civilement et religieusement sur le mariage, où la femme n'acquiert de position sociale que par le mariage, où les enfans n'acquièrent le droit de succession que lorsqu'ils sont gages d'une union légitime, le premier spectacle qui frappe nos yeux, ce sont les deux tiers des femmes de toutes les classes sociales, qui passent leur vie dans l'isolement, en dehors des lois du mariage ; cela, non point parce qu'elles y répugnent, car le mariage est pour les femmes d'une nécessité de position si rigoureuse, que toutes, à très-peu d'exceptions près, le désirent, l'ambitionnent, mais parce que le mariage se dérobe à elles, n'est pas en leur pouvoir. Les hommes ne s'y engagent que difficilement, par la crainte des embarras, des soucis, des dépenses du ménage ; il n'est pas pour eux une nécessité de position, puisqu'ils ont généralement une existence indé-

pendante qui ne saurait être que compromise par le mariage. Enfin il n'est pas non plus une nécessité pour remplir le vide et l'isolement de leur existence, puisque les mœurs leur offrent un ample dédommagement dans les intrigues clandestines et les unions illicites.

Le second fait qui nous frappe, et cela par une conséquence immédiate du premier, c'est peut-être un tiers des femmes de haut et bas étage, élevées dans la corruption, ou bien qui sont entraînées par l'exemple et la misère, les unes formant la classe nombreuse des grisettes, domestiques, femmes entretenues, femmes galantes, se recrutant dans toutes les classes sociales, menant publiquement une vie licencieuse et déplorable, source de corruption, de scandales, de désordres pour tous, de honte et de chagrins pour elles-mêmes; les autres, victimes et opprobre de nos institutions, dont le malheur crie vengeance et appelle anathème sur la civilisation, ce sont les malheureuses filles réduites au dernier degré d'abjection, dont le sort excite à la

fois la plus haute pitié et le plus profond dégoût et dont l'existence sociale, protestation vivante contre tous les principes qui basent notre société civile et religieuse, cependant est autorisée, approuvée, organisée par les lois.

Il semblerait que chez tous les peuples antiques et modernes, chrétiens et païens, il y ait eu accord tacite parmi les hommes qui ont présidé à l'organisation sociale, pour diviser les femmes en deux classes : celles des épouses, des mères de famille, astreintes aux plus rigoureux devoirs de chasteté, d'humilité, d'obéissance, de séquestration, et la classe des courtisanes, vouées à la corruption, à la licence et aux plaisirs brutaux. Chez les païens, à Athènes, à Corinthe, Rome, Syracuse, ces femmes étaient reines, leur condition jusqu'à un certain point en accord avec les lois, les mœurs, les coutumes, la religion, était rehaussée par une sorte de respect et d'idolâtrie. La culture de l'esprit, le charme des beaux-arts, l'élégance du langage, le luxe extérieur, en faisaient de ravissantes créatures;

elles introduisirent tous les vices, furent cause de ruine et de dissolution sociale chez la plupart des peuples antiques; mais avec ces enchanteresses, le chemin rapide de la corruption était semé de fleurs; en empoisonnant les âmes, elles y jetaient l'ivresse; en tuant l'énergie, elles faisaient éclore le culte des beaux-arts. Les courtisanes de l'antiquité furent moins victimes, moins dégradées que les tristes épouses asservies et séquestrées, éloignées des fêtes et des réjouissances publiques, reléguées dans l'intérieur des gynécées, n'ayant pas même l'affection et la sympathie d'un époux pour récompense de l'accomplissement rigoureux de leurs devoirs.

Dans les sociétés modernes et chrétiennes, les courtisanes sont déchues de leur rôle brillant; elles forment la classe la plus sacrifiée. Malheureuses et abjectes créatures, dépouillées de tout charme, de tout prestige, leur lot est la plus étroite dépendance, la plus triste condition, la prison, l'hôpital, les mauvais traitemens, la honte, les larmes, le désespoir.

Attirées dans l'abîme par la misère, l'ignorance, les séductions, les provocations, elles sortent généralement des rangs du peuple, de la classe des prolétaires, des travailleurs qui donnent à la société leur sang, leur sueur, et fournissent encore l'holocauste de leurs filles jeunes et pures au monstre de la débauche, cent fois plus hideux que ces monstres fantastiques de l'antiquité, qui exigeaient en tribut les jeunes vierges les plus belles pour en repaître leur insatiable voracité.

Encore, le malheur et l'abjection de cette classe, préserve-t-elle de la corruption et de l'opprobre la classe dite des femmes honnêtes, les filles de bonne famille, les épouses légitimes? Non, la corruption s'étend à toutes les classes, les mauvaises mœurs gangrèment le corps social entier. Qu'on interroge les faits et la littérature, expression des faits sociaux? Le fond perpétuel sur lequel roulent les romans, les drames, la poésie, les ouvrages moraux et philosophiques, ne sont-ce point les amours entravés, les combats du devoir et de la pas-

sion, la lutte du penchant et de la position sociale ; en un mot , l'amour défendu , l'amour illégitime , la séduction , l'adultère , presque toujours le devoir succombant, et la séduction plus forte que la volonté. La corruption des mœurs , c'est-à-dire leur infraction aux principes moraux et religieux , n'est pas un fait exceptionnel ; mais bien un fait général se reproduisant dans toutes les classes sociales ; tous les hommes y participent sciemment, volontairement, toutes les femmes passent leur vie à la repousser, à lutter, à implorer Dieu, le devoir, la raison, pour se fortifier, pour résister. Et cependant, il faut le dire, le plus grand nombre succombe, tout en gémissant et protestant.

Voilà donc le fait qu'il faut nécessairement avouer, à moins d'un aveuglement volontaire. Si les mœurs dans les pays chrétiens et civilisés sont plus fardées, plus hypocrites, plus menteuses, que dans les pays païens et mahométans, que chez les barbares et les sauvages, au fond, la dépravation est à peu près

égale. Or, plus les mœurs sont hypocrites, en dehors des lois, contraires aux principes moraux et religieux, et plus elles enfantent de maux, de troubles et de désordres. Que devient la famille dans cette démoralisation générale ? Que de drames intérieurs se déroulent avec des larmes, des combats, des tortures, pour arriver aux plus déplorables catastrophes. Ici, c'est un père, un frère, qui maudissent leur fille, leur sœur, et qui la vengent. Là, c'est un époux désolé, qui dévore son affront, ou bien qui le lave dans le sang. Tantôt, c'est toute l'âme comprimée pendant une longue vie, dans l'intérêt des enfans, dans la crainte d'un scandale. Tantôt le scandale est accepté au prix d'une vie ternie, des plus douloureux déchiremens, et d'un malheur sans terme. Encore l'époux, le père, le frère, peuvent-ils maudire et tirer vengeance ; mais la malheureuse femme, victime des déportemens d'un époux, qui le sait aux bras d'une rivale, ou bien qui doit supporter la présence de cette dernière dans sa propre maison, qui voit la

fortune et l'avenir de ses enfans en péril , ces tristes épouses dont le nombre est si grand dans toutes les classes sociales , que peuvent-elles si ce n'est gémir , se résigner , ou bien risquer d'aggraver leur sort et celui de leurs enfans, par la demande déplorable d'une séparation ? Que peuvent les jeunes filles victimes de séductions, de tyrannies odieuses , souvent au sein même de leur famille , et de la part de ceux qui leur doivent appui et protection ? Elles n'ont à réclamer près de qui que ce soit ; elles ne peuvent que ployer, se courber, souffrir et mourir. Que peut même dans nos mœurs étranges une malheureuse femme, victime d'une odieuse violence ? Elle a le droit d'en appeler aux tribunaux. Mais n'est-ce pas pour elle chose effroyable et déshonorante, d'aller étaler, livrer sa honte, en narrer le détail devant des hommes qui , généralement , dans notre triste civilisation , poussés par je ne saurais dire quel sentiment, recueillent les faits les plus révoltans, avec une sorte de curiosité féroce, ricanent tout bas de la victime , et achèvent de la dé-

florer en imagination ? La femme pourra obtenir vengeance ; la rigueur des lois pourra atteindre le coupable ; mais l'infortunée n'en restera pas moins flétrie, tout son avenir sera brisé ; et bien qu'innocente, la honte et le malheur formeront son partage, et atteindront indirectement tous ceux qui lui sont unis par les liens de la famille.

Voici donc ce qu'il est vrai de poser en principe : c'est que la famille, pivot social, au lieu de paix, de concorde, d'harmonie, n'offre trop souvent que troubles, désordres, conflits d'intérêts, conflits d'affections, soupçons injurieux, doutes poignans, haine, désir de vengeance ; tous les maux, toutes les douleurs, tous les crimes, tous les scandales. C'est là le fait général du mariage et de la famille. La concorde et l'affection entre tous les membres, la fidélité réciproque des époux, la bonne conduite des enfans, l'harmonie et le bonheur, forment des exceptions, mais ne sont pas la règle. Or, de même que la démoralisation générale des mœurs, et le conflit de

tous les intérêts sociaux, engendrant l'égoïsme et la cupidité, sont les causes essentielles de l'anarchie et des douleurs de la famille, par une réaction inévitable, cette même anarchie s'étend à la société entière, dont la petite famille est l'image, reflétant ainsi l'une l'autre leurs maux et leurs corruptions.

Cette peinture est-elle exagérée? Qu'on soit attentif aux causes journalières des procédures! Ce sont pour la plupart des demandes en séparation, des griefs d'héritage, des maris et femmes, des frères et sœurs, des parens et enfans, portant plainte les uns contre les autres; s'accusant, se diffamant, s'arrachant leur fortune et leur honneur par lambeaux. Et encore, que de maux qui ne sont point de la compétence des tribunaux, ou bien que les familles renferment en leur sein, machinant, intrigant, souffrant, se déchirant en silence, avec l'accord tacite de ne pas éveiller l'attention, et donner une affligeante publicité à leurs fautes et leurs débats!

Qu'on ait le courage de suivre les cours

d'assises! Quelle effroyable dépravation et cruauté humaine ne nous révèlent-elles pas! Je ne parle point de vols, d'assassinats, de suicides; on les regarde comme des maux inévitables, des nécessités sociales; on les accepte comme les geôliers, les bourreaux, les espions. Non, je parle de crimes monstrueux, hors nature, qui sembleraient ne pouvoir appartenir qu'aux sociétés les plus barbares; *des pères et des mères qui séquestrent, torturent et outragent leurs enfans*. Et ce ne sont point des faits isolés. Les cours d'assises ne retentissent que d'outrages aux mœurs, de cruautés exercées sur des femmes et des enfans, de rapt, de viols, d'infanticides, de tous les excès, de toutes les barbaries, de toutes les monstruosité. Il semblerait qu'on remontât aux temps les plus barbares et les plus corrompus des peuples païens; que nous fussions transportés dans la Rome dégénérée des empereurs, où le despotisme et l'esclavage, poussés aux limites les plus extrêmes, enfantèrent la plus effroyable dépravation, et

les excès les plus horribles de la licence unie à la cruauté; mais non, les atrocités, les obscénités, qui remplissent la gazette des tribunaux, ont leur théâtre en France, en Angleterre, en Espagne, dans les pays civilisés et chrétiens, au sein même des capitales, sous nos yeux, tout à l'entour de nous.

Et au milieu de cette corruption, de cette dépravation générale, que deviennent les pauvres enfans, soit au sein de la famille, quand le soupçon, la discorde et l'outrage sont entre les époux; soit en dehors de la famille, en dehors des unions licites. Pauvres petits, ils sont les premières victimes de tous les désordres et de toutes les iniquités sociales. Les fautes des pères et des mères retombent entières sur eux, accablent leur présent, ruinent leur avenir. Lorsque la famille est désordonnée, les enfans sont misérables et mal élevés à coup sûr. Quand ils sont fruit d'unions illicites, de séductions viles, d'intrigues de passade, leur malheur commence à leur naissance; cause de honte, de ruine, d'op-

probre pour la mère, le sentiment maternel si fécond, si puissant pour le bonheur et la moralité du genre humain, s'éteint et se dénature par la misère et le désespoir. La mère devient bourreau de son enfant; elle le tue, ou le jette dans le réceptacle des hôpitaux; si elle le garde, il est pour elle un embarras, une charge, un reproche constant. Courbée sous le poids d'une faute, en dehors des lois sociales, victime de l'injustice et de la corruption, elle n'est capable de faire de son enfant qu'un être malheureux, abruti, en dehors d'une société qui ne lui donne ni famille, ni éducation, ni moralité, ni appui, ni ressource d'aucune sorte. C'est ainsi que la corruption des mœurs, enfantant tous les maux au sein de la famille, et en dehors de la famille, les étend de génération en génération, par la mauvaise éducation des enfans, les tristes impressions, les mauvais exemples qu'ils reçoivent des dissensions domestiques; ou bien de l'isolement, de l'abandon cruel, des mauvais traitemens, de la fausse position de malheureux qui n'ont pas

de famille, ne trouvent point de place faite pour eux dans la société, n'obtiennent de vivre que par un sentiment de pitié, sont livrés, abandonnés durant toute leur vie aux plus tristes chances du hasard.

Voilà la peinture vraie des mœurs dans les pays civilisés et chrétiens au XIX^e siècle.

Quelle est donc la cause de cette étrange dépravation? quelle en est le remède? La cause n'en appartient-elle pas aux passions? La morale et la religion ne doivent-elles pas redoubler leurs préceptes, leurs exhortations, leurs foudres, et la législation ses rigueurs et ses châtimens? Ne faut-il pas resserrer les liens de la famille par la captivité et l'oppression de la femme? Car enfin, c'est elle qui a le dépôt des bonnes mœurs, qui en est responsable, qui est coupable de leur infraction. Si les passions sont des démons déchaînés, n'est-ce point par tous les moyens de rigueur et de contrainte qu'il faut les comprimer, en arrêter l'essor et les débordemens?

Comprimer les passions! asservir et châ-

tier la femme! Qu'ont donc produit la contrainte et les châtimens depuis des siècles? Toujours on accusa les passions; ne faut-il pas plutôt accuser le milieu social qui comprime les passions, et porte empêchement à leur libre essor? Dieu même créa les passions, les fit instrument de tout développement industriel, stimulant à toutes les belles actions, source de toutes les jouissances. Les moralistes prétendent les modifier, les changer, ne leur donner essor qu'en certaines doses, en certaines limites. Qui donc peut s'arroger le droit de changer, de modifier les lois divines? Quel est le code du *sens commun*, interprète de Dieu sur la terre, qui indiquera la limite précise et la juste mesure des élans naturels? Quelles règles président donc chez tous les peuples à la gêne des libertés, à la compression des âmes, à la servitude générale du corps et de l'esprit? Quelles règles autres que l'arbitraire, le caprice, le despotisme, enfantant précisément le désordre, la licence et la dépravation qu'elles prétendent empêcher et réprimer!

Il semblerait, au premier abord, que la passion de l'amour, la plus puissante au cœur humain, doive enfanter tous les désordres des mœurs; et cependant joue-t-elle un grand rôle dans notre société? L'intrigue, la galanterie, les séductions, la licence, tiennent une large place dans les mœurs et les habitudes; mais quoi de plus rare qu'un amour vrai, une passion vive? Lorsqu'elle se rencontre, même dans une société subversive, elle engendre la générosité des sentimens, le bonheur, le désir du bien, la compréhension du beau. Ce n'est point l'amour qui produit la plupart des liaisons honteuses, clandestines, illicites; mais bien des causes qui lui sont entièrement étrangères. Les trois quarts des femmes, plongées dans le désordre, y sont entraînées par la misère; elles ne se donnent point librement, mais elles se *vendent*. Ce n'est point à l'attraction qu'elles cèdent, mais à une nécessité fatale de position. Elles s'y résignent, non pas avec joie, mais avec désespoir. Même dans les classes exemptes de misère; c'est encore

quelque nécessité fatale qui, presque toujours, entraîne les femmes au désordre et au malheur. Quel'on considère la position précaire des jeunes demoiselles, dans la classe dite moyenne, au dessus de la classe ouvrière, classe de fonctionnaires, négocians, avocats, professeurs, etc., où le sort de toute la famille dépend le plus souvent du travail et de l'existence du chef; s'il vient à mourir, femme et enfans passent subitement de l'opulence à la misère. Comment la supporteront de jeunes filles élevées dans l'oisiveté et l'élégance? Comment se formeront-elles au travail? de quels travaux sont-elles capables? quelles professions leur sont ouvertes? C'est pour échapper à une si fâcheuse position que ces pauvres victimes acceptent pour la plupart des mariages où l'inclination et les convenances naturelles n'ont point de part. C'est ainsi qu'on voit des jeunes filles dans la fleur de leur beauté accepter des maris vieux et rebutans; on les voit, spirituelles et gracieuses, s'unir à des hommes grossiers et brutaux; on les voit, pures de corps et

d'âme, se donner à des hommes maladifs et vicieux. On les voit se charger ainsi de chaînes pesantes, honteuses, pour sortir d'une position précaire, par crainte de l'avenir, et puis aussi par isolement, ennui, vide de l'âme, amour-propre froissé, dépendance étroite; enfin, tous les inconvéniens, toutes les sujétions de la position de demoiselle, et plus que tout le ridicule attaché au nom de vieille fille. Cependant, quel bonheur, quelle harmonie, quelles mœurs domestiques peuvent résulter de si tristes et si incohérentes unions? Aussi, on en a le spectacle parmi ces femmes si tristement sacrifiées par leur propre volonté, les unes se résignent à une vie décolorée où chaque jour rappelle la monotonie de la veille, où les sentimens s'éteignent, où les facultés s'engourdissent, où toute l'âme doit lentement mourir sous peine de souffrances, combats, lutte incessante. Les autres se révoltent contre la règle du devoir qui n'apporte ni alimens à leur besoin d'aimer et de sentir, ni soulagement à leurs souffrances, ni compensations à leurs sa-

crifices. Lors même qu'elles ont lutté des années, vient le moment où, perdant le fruit de leurs efforts, elles cèdent à l'amour qui vient s'offrir souriant, paré de fleurs, avec toutes les promesses de joie, de dévouement, de constance. Elles cèdent parce qu'elles aiment, ou parce qu'elles veulent secouer à tout prix le vide et la monotonie de leur existence; ou parce que tout l'être se met en révolte contre la société entière et ses lois; ou parce qu'enfin l'indifférence, les mauvais procédés, l'exemple d'un mari vicieux, libertin, corrompu, gâte la meilleure nature, la déprave et la pousse au vice. Elles cèdent, les malheureuses femmes, par quelque'un de ces motifs, ou tous réunis; mais, hélas! il est trop vrai, pour ne trouver dans l'infraction du devoir, de l'ordre, qu'une douleur, une déception plus vive et plus amère. L'amant venge le mari par l'ingratitude, l'abandon; la société, complice de tous les désordres, en même temps s'en fait juge, et lance son anathème; la famille, dont tous les liens se rattachent à la femme,

fille, mère et épouse, se dissout par son inconduite ; le mari perd confiance et estime, et achève de s'égarer ; les enfans cessent de respecter leurs parens, et marchent dans les mauvaises voies : la malheureuse mère, s'accusant de tous ces maux, souffre à la fois de l'abandon de l'amant, du mépris de l'époux, de la sévérité de l'opinion, des fautes de ses enfans. Elle souffre par tous les endroits dont un cœur peut être blessé ; elle demande à Dieu comment dans sa sagesse il a pu condamner de pauvres créatures à toujours combattre, toujours douter, et souffrir également du vide du cœur ou des affections, de l'isolement social ou des liens de famille, de l'accomplissement rigoureux du devoir, et plus encore de son infraction.

On le voit, la question des mœurs est intimement unie à celle de l'économie sociale. La misère, la privation de dot, le défaut de profession pour les femmes ; la pauvreté, la difficulté et la longueur d'une carrière pour les hommes ; les tracasseries, les embarras, les

charges de la famille : voilà les véritables causes, engendrant d'une part les difficultés du mariage, les unions dépourvues de sympathie et de convenances ; et, d'autre part, le célibat pour l'un et l'autre sexe, et les désordres de mœurs qu'il engendre nécessairement. Une société, basée sur le mariage et la famille, devrait donc assurer à tous ses membres, dès le berceau, l'éducation morale, l'apprentissage de plusieurs métiers, le droit au travail, une dot, l'aisance nécessaire pour se marier jeunes, se mettre en ménage, élever ses enfans ; elle devrait assurer l'éducation, et l'aisance aux femmes comme aux hommes, afin que dans le choix d'un époux, elles pussent ne consulter que leur inclination. Alors seulement, la société pourrait se dire basée sur le mariage et la famille ; elle aurait donné des garanties aux bonnes mœurs, elle serait conséquente dans ses lois et ses institutions ; tandis qu'aujourd'hui l'économie sociale est arrangée de telle sorte, que le mariage est une imprudence ou même une impossibilité pour le plus grand

nombre, et le désordre des mœurs, une conséquence inévitable de la misère et du célibat.

Or, il est évident que la civilisation, dans son état de morcellement, d'anarchie et d'incohérence, ne possède point les moyens d'assurer l'existence à tous ses membres, de répartir équitablement ses richesses. Qu'importe que la terre produise déjà suffisamment pour tous, et l'industrie surabondamment; qu'importe que des perfectionnemens dans les machines et les méthodes agricoles et industrielles viennent chaque jour augmenter les produits, si les travailleurs, les producteurs ne sont pas appelés à y participer; si la misère de la classe la plus nombreuse croît en proportion de l'opulence du petit nombre; si l'existence devient plus précaire et plus difficile pour toutes les classes en mesure du mouvement de la civilisation et des progrès qu'il enfante? Ce déséquilibre d'un milieu social faux et vicieux dans sa base, ne saurait s'arrêter que par une transformation radicale de ce qui existe.

Les économistes comprennent si bien l'état désespéré de la civilisation, et son impuissance totale à se guérir par ses propres ressources, que celui qui a poussé leurs doctrines à leurs dernières conséquences, Malthus a démontré que la population s'accroissant en proportion de la misère, et cette dernière en proportion des progrès de l'industrie, il est immanquable que les sociétés, en suivant la pente où elles sont engagées fatalement, n'en viennent à un tel surcroît de population, qu'il ne restera plus aux pauvres qu'à s'entr'égorger. Malthus conclut qu'il n'y a de moyen d'arrêter cet accroissement menaçant de population, que de porter empêchement au mariage dans la classe prolétaire, ou bien d'étouffer au berceau les enfans qui menacent de devenir une charge sociale.

On frémit à cette conclusion. Pourtant elle est d'une logique rigoureuse. Mieux vaut étouffer les enfans à leur naissance, que de les laisser dépérir lentement, faute de soins et de nourriture, ou d'en faire des ennemis nés de

l'ordre social par le manque de lumières, et la convoitise perpétuelle de biens auxquels ils ne peuvent jamais atteindre. C'est précisément cette conséquence atrocement logique qui démontre qu'un ordre social aussi effroyable ne vient pas de Dieu ; n'est point la destinée providentielle de l'humanité.

Lors même que la société trouverait moyen de centupler ses richesses, et de les répartir équitablement, cette richesse ne serait pas encore suffisante aux dépenses énormes, au salaire des domestiques et mercenaires, à la déperdition et au gaspillage, qu'entraîne le ménage morcelé. D'ailleurs, si l'aisance et l'éducation devenaient le partage de tous, aucun individu ne voudrait plus se prêter à la domesticité. D'autre part, la domesticité, dans son état précaire et son célibat forcé, est une porte que vous ouvrez inévitablement à la corruption et aux mauvaises mœurs.

Toutes ces difficultés sont insolubles dans l'état actuel. Aussi, le législateur, l'économiste, le moraliste, le père de famille, tous les

interprètes des lois sociales, ceux qui les prônent où les appliquent, ne cherchent point à sortir de cet amas de contradictions, mais bien à se les dissimuler à eux-mêmes. Ils s'éourdissent par les mots, équilibre, contre-poids, progrès social, charte, constitution, égalité devant la loi, principes moraux, bonnes mœurs, devoirs de la famille, satisfaction de la conscience, récompenses attachées à la vertu ; cependant, qu'ils regardent au fond des choses, ils reconnaîtront que la masse de la population, dans l'état actuel, est vouée sans remède et sans espoir à la misère, à l'ignorance, aux mauvaises mœurs, à toutes les douleurs et à tous les vices. Devons-nous croire que la misère et la corruption soient inhérentes à la nature humaine, et que Dieu ait voulu qu'il y eût toujours des criminels et des malheureux !

Si nous jetons un regard sur la terre, nous la voyons d'une fécondité inépuisable, déserte aux trois quarts, se prêter à une immense surcroît de population, appeler le bras des

hommes, et leur offrir ses trésors. Si nous sondons notre propre cœur, nous sentons un désir infini de joie, de bonheur, de vertu; nous avons la croyance d'un Dieu juste et bon qui n'a pu nous donner ce besoin que pour y satisfaire; nous comprenons que tous les biens de cette terre, et les facultés que Dieu nous a départies pour nous les approprier et en jouir, devraient être source d'une intarissable félicité.

C'est parce qu'il a eu foi en la justice divine, que Fourier a posé *à priori* le principe : *les destinées sont proportionnelles aux attractions*, certain que le Créateur, en donnant à la créature l'idée et le besoin de l'ordre et de la justice, a dû leur en préparer les voies. Il nous les a révélées dans son magnifique système d'association, engendrant l'harmonie et l'unité par la fondation d'une commune sociétaire, dont les lois sociales soient conformes aux lois divines.

Avant de passer plus loin, et de traiter des devoirs des femmes dans les temps de transi-

tion, il est nécessaire d'embrasser d'un coup d'œil rapide l'ensemble du système sociétaire, et de déterminer les bases de réalisation. C'est aux femmes essentiellement que je m'adresse et fais appel. Je leur dis :

Vous souffrez, si ce n'est dans votre individualité, vous souffrez dans votre sexe entier, humilié, abaissé, dégradé, soumis à de fatales nécessités. Vous souffrez dans la malheureuse fille du peuple, livrée à l'infamie avant d'avoir eu conscience d'elle-même, et devenue l'être le plus misérable et le plus abject qui existe. Vous souffrez dans toutes ces femmes de prolétaires, vivant au jour le jour, entourées d'enfans pâles et chétifs, sans être jamais sûres du pain du lendemain; malheureuses créatures, auxquelles toutes joies, toutes consolations, sont à jamais déniées, qui travaillent sans relâche, usent prématurément leurs forces, et ne supportent l'existence que par l'abrutissement. Vous souffrez dans cette foule de jeunes filles, que la privation d'une dot condamne au plus triste isolement, qui se fanent

et meurent dans des souffrances ignorées , ou bien qui, victimes d'une séduction , sont mises au ban de la société , et paient un moment d'entraînement par l'humiliation et le désespoir d'une vie entière. Vous souffrez dans ces tristes épouses qui ont accepté des nœuds où les sympathies et les convenances naturelles n'ont pas été consultées ; dans celles qui passent de longs jours de douleurs et d'ennuis , sans qu'aucun rayon d'amour et de bonheur vienne échauffer les glaces de leur âme ; et dans celles-là aussi qui , ne pouvant supporter l'isolement du cœur et le vide de l'existence , se mettent en rébellion ouverte avec les lois sociales et l'opinion , ou condamnent leur vie à une feinte constante , à un perpétuel mensonge. Femmes , vous souffrez dans toutes les mères qui souffrent ; et quelles sont les mères qui ne souffrent pas ? Vous souffrez dans tous ces pauvres petits enfans négligés , abandonnés , maltraités , tyrannisés , orphelins. Vous souffrez dans tous les malheureux , dans ces masses de travailleurs , hommes , femmes , en-

fans , qui passent leur vie dans la douleur et le travail , et ne connaissent presque aucune des joies de ce monde. Vous souffrez parce que vos entrailles de femmes vous rendent compatissantes , et parce que l'instinct vous avertit que , quel que soit votre rang et votre position comme femmes , vous souffrez dans le peuple , avec le peuple , et que votre destinée de femme est étroitement unie avec celle des masses , des travailleurs. La misère enfante la corruption des mœurs , et la corruption des mœurs gangrène tout le corps social , et dégrade notre sexe entier. Aussi long-temps qu'il y aura des femmes à corrompre , à séduire , à acheter , par suite de misère et d'abrutissement , toutes resteront courbées sous un joug fatal ; toutes , sans exception , devront faire quelque sacrifice de leur dignité , et accepter leur part d'humiliations et de douleurs. Cette influence inévitable des douleurs du prolétaire sur les mœurs générales , explique comment , en tout temps et en tout pays , la femme , être social , fut esclave , abrutie et cor-

rompue, en proportion de la misère et de l'esclavage des masses. Les femmes portent en elles les destinées de l'humanité; elles doivent être victimes de toutes les iniquités sociales, parce qu'elles sont solidaires de tous les maux par le seul crime de l'indifférence; leur mission à toutes est d'accélérer la chute du monde ou bien de le sauver.

Si donc vous comprenez les douleurs de votre sexe entier, si vous compatissez aux maux des tristes familles prolétaires; si vous restez convaincues que l'ordre actuel ne renferme que contradictions et impossibilités: femmes, prêtez l'oreille au génie bienfaiteur qui a découvert une nouvelle organisation où nous pouvons entrer immédiatement sans secousses, sans désordres, sans nuire à qui que ce soit, ni froisser aucun intérêt. Écoutez ce génie qui vous démontre mathématiquement que dans ce nouvel ordre sociétaire, où la famille et la propriété trouveront des garanties aujourd'hui inconnues, la misère, l'oppression, l'ignorance, tous les maux seront subitement

détruits pour faire place à l'aisance, au luxe général, à l'éducation unitaire, au libre déploiement des facultés. Écoutez ce génie qui étend une large protection sur les souffrants, les faibles, les malades, les infirmes, les femmes, les enfans, les vieillards; qui ne laisse plus aucun être humain isolé et privé de secours; qui détruit toute corruption et tout mensonge, et greffe les bonnes mœurs sur les relations véridiques; qui donne aux femmes, et aux petits enfans, et aux masses de travailleurs, à tous les êtres aujourd'hui comprimés, l'émancipation réelle, c'est-à-dire le libre essor de leurs facultés, le classement social selon leurs mérites; écoutez le génie sublime qui révèle au monde l'unité sociale, et harmonise l'homme avec lui-même, avec l'univers, avec Dieu.

Cessez de vous effaroucher au mot émancipation, et craindre qu'innover au sujet des mœurs actuelles ne soit les altérer. Bon Dieu! considérons plutôt que la corruption des mœurs est telle qu'on ne saurait que les amé-

liorer ; cette corruption est d'autant plus fatale qu'aucune croyance forte et généreuse ne la contrebalance ; considérons que nous, femmes, toutes nous en sommes atteintes et souillées indirectement ; qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous dérober à des images qui nous révoltent, à la connaissance de faits qui nous dégradent, si ce n'est en nous, dans notre sexe entier. Avouons que si chacune de nous espère se sauver du naufrage commun, nous avons à déplorer la fragilité, la perte, la ruine d'autrui ; songez surtout, mères, que, pures et vertueuses quant à vous, vous ne savez rien cependant de l'avenir de votre enfant ; et que, quelque soin que vous preniez de sa candeur, de son innocence, de sa pureté, force vous sera de la livrer un jour à un monde corrupteur, où tout sera pièges, difficultés, obstacles, doutes, incertitudes.

L'émancipation que vous promet l'ordre sociétaire, c'est l'indépendance de fortune et de position sociale, pour les femmes de toutes les classes, et par conséquent la faculté de ne

jamais se vendre, ni se donner contre son inclination. C'est un milieu social où il appartiendra à toute femme d'être vraie, de semontrer telle que Dieu et la nature l'ont voulue ; de n'avoir à faire aucun sacrifice de sa dignité, du sentiment exquis de pudeur, de délicatesse, de pureté, qui l'entoure comme d'une auréole sainte, lui prêtant un pouvoir et un charme qui l'égalisent à l'homme, en faisant ployer ce dernier devant elle, par l'effet magique du véritable amour.

Étudiez donc les conditions du nouvel état social ; songez que votre influence comme femme, tout affaiblie et éteinte qu'elle soit, reste tellé par la nature des choses, que les femmes seules peuvent amener la réalisation de l'ordre sociétaire, et que ce sont elles essentiellement avec leurs petits enfans, qui auront puissance de transformer le monde, et deviendront gages de concorde et d'harmonie.

CHAPITRE III.

DE LA FAMILLE ET DE LA PROPRIÉTÉ.

L'instinct de propriété est naturel à l'homme et aux peuples. Il est la base des liens sociaux, comme l'instinct de conservation. On s'associe pour préserver son champ, son troupeau, comme pour garantir sa propre existence. L'instinct de propriété existe dans l'enfant et chez les peuplades sauvages. Il va toujours se développant chez l'homme et chez les nations, à mesure qu'elles grandissent, et que leurs forces augmentent. Cet instinct comme

celui de conservation, naturel, nécessaire, venant de Dieu même, comme tous les instincts, a engendré les choses les meilleures ou les plus nuisibles, selon que son essor a été harmonieux ou subversif, providentiel ou en déviation des lois divines ?

L'amour de la famille se confond étroitement avec l'instinct de propriété. On veut avoir à soi sa femme et ses enfans, comme sa cabane, son champ, ses ustensiles, et le produit de son travail. On se sent revivre dans son enfant, qui est soi, la propriété la plus chère et la plus intime; on ne pense pas se dessaisir de ses biens, ni mourir en entier en lui laissant son héritage. De cet instinct fondamental, est dérivée la constitution de toutes les sociétés, à tous les degrés de sauvagerie, barbarie, civilisation. Toutes ont été basées sur la propriété et la famille. Ces deux institutions, offrant des nuances infinies dans tous les temps et tous les pays, et recevant partout, constamment, de nouvelles modifications, toutefois restent élémens constitutifs de

toutes les sociétés. Elles sont à la fois besoin du cœur humain, et tellement inhérentes à la nature des choses, qu'on ne saurait même concevoir une société qui ne reposerait pas entièrement sur la propriété et la famille. Toutes les dispositions législatives sont relatives à la famille et à la propriété. Hors elles, les lois n'ont plus de signification, car la société se dissout et cesse d'exister.

Dès-lors, dans toute théorie sociale, il ne peut jamais être raisonnablement question d'abolir *la famille et la propriété*, puisque la plus simple réflexion démontre qu'aucune société n'est possible sans ces deux élémens. Dans les modifications les plus extrêmes de la propriété et de la famille, les plus spartiates, les plus platoniciennes, les plus idéales, encore faut-il les conserver, et l'on pourrait porter le défi de promulguer un code dont toutes les dispositions ne concerneraient pas la propriété et la famille, même lorsqu'elles auraient pour but de les effacer, de les anéantir.

S'il est des utopistes assez vagues pour prétendre à l'abolition de la propriété et de la famille, d'autre part il est des intelligences assez pusillanimes pour considérer comme une sorte d'attentat, de monstruosité, toute tentative d'amélioration à ces deux élémens constitutifs des sociétés.

Et cependant, dans tous les temps et tous les pays, ils ont constamment subi des modifications et des transformations, soit par la volonté expresse du législateur, soit par la force des circonstances. Aujourd'hui encore la constitution de la famille et de la propriété présente des différences notables même dans les pays où les mœurs et la législation offrent au premier abord le plus de similitude. Nous voyons le droit d'aînesse conservé en Angleterre, aboli en France; une sorte de féodalité en Autriche, l'esclavage en Pologne et en Russie, le partage des terres chez les Cosaques. Nous voyons la polygamie en Turquie, le mariage exclusif et indissoluble en France, le mariage avec le divorce en Angleterre et en Bel-

gique. Toutes nuances qui établissent des modifications essentielles à la constitution de la propriété et de la famille.

Ces élémens doivent se modifier avec le temps. Il n'est pas de puissance humaine qui puisse empêcher leur développement. On peut donc se poser les questions : Faut-il abandonner les modifications sociales au hasard, c'est-à-dire attendre que les temps soient tellement mûrs, qu'elles s'opèrent forcément par bouleversemens ou révolutions, ou bien les prévenir en prenant l'initiative des sages réformes ?

La réponse n'est pas douteuse. Il ne faut qu'avoir la conviction de l'efficacité des réformes.

Les révolutions ont pour but des modifications gouvernementales ou sociales.

Les modifications purement gouvernementales ne peuvent guère aboutir à des résultats positifs ; elles laissent les peuples dans l'état de malaise où elles viennent les chercher.

Les modifications sociales atteignent à coup

sûr la famille et la propriété, et métamorphosent une nation.

La nation française a subi une immense transformation sociale en 89, lors de son passage des restes de féodalité à une constitution nouvelle. Cette transformation s'est opérée par des moyens d'autant plus violens, que l'impérieuse nécessité des temps l'a accomplie, et que les hommes, entraînés eux-mêmes par cette nécessité, au lieu d'être directeurs, n'ont été qu'instrumens.

L'Angleterre est aujourd'hui en danger d'une transformation également violente et sanglante.

L'Angleterre et la France, les pays les plus avancés de l'Europe, sont en même temps les pays les plus menacés de nouveaux bouleversemens, par l'inquiétude et le malaise toujours croissant des populations.

En voici la raison :

Tous les pays civilisés ont passé par diverses phases sociales modifiant la propriété. Ces phases ne se succèdent pas précisément, mais

toutes ont leur temps dans les sociétés qui, jeunes de fait, aujourd'hui nous paraissent mûres et vieilles.

C'est d'abord la *sauvagerie*, où la propriété et la famille n'existent qu'en faibles germes; puis la *barbarie* où rien n'est fixé, où tous les élémens sociaux restent flottans; puis le *patriarcat* où la propriété se constitue sous la loi arbitraire du chef de la famille; enfin la *civilisation* même, où la propriété se modifie d'après ses différens caractères. Nous avons d'abord le despotisme où toutes les vies et toutes les fortunes sont abandonnées au caprice du souverain. La féodalité tient le milieu entre l'absolutisme du despote, et l'absolutisme du patriarche; elle est représentée par une foule de petits despotes; dans cet état de choses, les propriétés vont toujours s'agrandissant par les usurpations. Les villes républicaines s'élèvent spontanément à côté des manoirs féodaux; elles renferment dans leur sein le principe de morcellement et de liberté individuelle qui riva-

lise et lutte victorieusement avec le principe d'esclavage et d'exploitation. A mesure que ce dernier principe s'affaisse et meurt, le principe de liberté individuelle va s'agrandissant, enfantant d'une part une foule de droits nouveaux, et de garanties à la propriété, à la condition civile de la femme et des enfans, favorisant à un haut degré le développement de l'industrie; mais, d'autre part, poussant à leur dernière limite le morcellement des propriétés, la lutte des intérêts, l'isolement des familles, l'incohérence et l'anarchie de tous les faits sociaux.

Voilà où en sont aujourd'hui les pays civilisés de l'Europe, particulièrement la France et l'Angleterre. Plus elles ont acquis en libertés de tous genres, en extension de lumières, en développement industriel, et plus les populations sont dans un état de souffrance, plus la machine sociale paraît prête à se détraquer.

La théorie de Fourier est une transformation successive et radicale de la propriété et

de la famille, elle les assied sur des bases toutes neuves; toutefois, loin de les ébranler, de les détruire, elle les affermit et les entoure de puissantes garanties dont elles sont dépourvues dans l'état actuel.

Cette théorie diffère essentiellement de toutes les réformes politiques, en ce que ces dernières exigent une révision de constitution et de législation; tandis que le système sociétaire purement social, prenant les élémens de ce qui est, sans prétendre y rien changer directement, n'a pas besoin de s'étayer de nouvelles dispositions législatives; elle va au cœur même des choses, remonte à la source des maux, et sans secousses, sans bouleversemens, sans léser aucun intérêt, transforme tout ce qui existe au profit de tous.

Nous avons vu que la famille, base pivotale des sociétés, n'engendre le plus souvent que douleurs et discordes. J'en ai attribué la cause essentiellement à la misère de la classe la plus nombreuse. J'ai fait voir que la corruption des mœurs coule dans le corps social de haut en

bas, pour remonter par une conséquence nécessaire de bas en haut. C'est comme une peste contagieuse qui est dans l'air, et dont nul ne peut se garantir. La corruption des mœurs gangrène l'institution de la famille, sans que le législateur puisse y apporter aucun remède. Les efforts du moraliste y échouent également. C'est une question qui ressort avant tout de l'économie sociale. Si vous voulez arracher les trois quarts de la société à la licence et au désordre, étendre et affermir les liens de famille, donnez d'abord une existence assurée à tous, aux enfans comme aux vieillards, aux femmes comme aux hommes, dans toutes les classes, en commençant par les plus infimes jusqu'aux plus élevées.

La propriété dans l'état actuel n'a pas plus de garanties que la famille, ou, pour mieux dire, elle se ressent des mêmes causes de dissolution. D'une part, les deux tiers des populations ne possèdent aucune chose au monde, vivent au jour le jour dans l'incertitude du lendemain, et n'ont pas même le droit au tra-

vail. D'autre part, dans toutes les classes sociales, chacun est plus ou moins dans un état précaire, sans avoir la certitude de conserver ce qu'il possède. Jetez un coup d'œil rapide sur toutes les professions; voyez la masse des employés attachés, comme à la glèbe, à un travail pénible et journalier, se contentant, pour la plupart, d'appointemens médiocres avec la crainte perpétuelle de perdre leur place, leur unique gagne-pain, et ayant l'affreuse perspective de laisser à leur mort femme et enfans sans ressources. Voyez les professions en un sens indépendantes, celles du médecin, de l'avocat, de l'artiste, du littérateur, etc., ils vivent dans la concurrence, dans l'inquiétude, dans l'angoisse de la clientèle, de la commande. Pour un qui a de la vogue, cent languissent et végètent. Tout est précaire, tout est incertain dans leur carrière; il ne faut qu'un caprice du public, ou bien un échec, un nouveau nom en vogue, une révolution, une disette, quelque calamité publique, pour leur ravir subitement leurs moyens

d'existence. Enfin, voyez l'industrie, le commerce, l'agriculture; fabricans, négocians, fermiers, tous en concurrence, en guerre, sont dans la crainte de ne pas trouver de débit à leurs produits, à leurs marchandises, d'être ruinés par une baisse de prix, l'invention d'une machine, une compagnie actionnaire, ou bien d'être entraînés dans la ruine d'autrui, et de subir eux-mêmes par la fatalité des circonstances, la honte et le désastre d'une faillite. Pour tout ce qui est travail, talens, produits, soit matériels, soit intellectuels, il n'est donc aucune garantie positive; personne n'est sûr ni de la valeur, ni de la conservation de ce qu'il possède, ni de ses moyens de subsistance pour le lendemain.

La seule propriété réelle aujourd'hui est celle du capital; encore est-elle entourée d'inquiétudes et de dangers. S'il est difficile de gagner de l'argent, il est presque aussi difficile de le bien placer, de le conserver. La première cause, c'est que l'intérêt qu'on en retire est en raison inverse de la solidité du

placement. Le bien-fonds, une première hypothèque, les rentes sur l'état, sont des propriétés ou placemens de capitaux solides et garantis, mais qui ne rapportent guère que trois ou quatre pour cent; tandis qu'un placement dans l'industrie ou dans le commerce, est à la vérité précaire, entouré de dangers, mais rapporte un taux beaucoup plus élevé, et donne chance de fortunes subites et colossales. De sorte que les capitaux se portent de préférence vers l'industrie, le commerce et l'agiotage, au grand détriment de l'agriculture qui languit, écrasée par la prédominance de l'industrie; d'autre part, cette dernière, par l'affluence même des capitaux, par la concurrence et la surabondance des produits, se trouve étranglée, étouffée, faute de débouchés suffisans. La masse des capitaux placés dans l'industrie, n'est donc point une propriété garantie. Nous dirons même que le bien-fonds, sujet aux grêles, aux dévastations, aux incendies, aux confiscations; n'est point garanti; nous dirons que les rentes sur l'état, ainsi que

nous en avons l'exemple récent en Espagne, ne sont pas entièrement garanties; l'hypothèque même est entourée de dangers. D'où je conclus que le principe de propriété, prôné avec raison comme base de tout l'échafaudage social, reste flottant, chancelant, n'a aucune solidité dans l'état actuel; la propriété est fictive et non point réelle; nous subissons tous plus ou moins la crainte de perdre notre gagne-pain ou notre fortune, de nous voir arracher nos moyens d'existence pour nous et pour nos enfans.

Ajoutons à cette perplexité, l'inquiétude et le tourment perpétuel d'être trompés, dupés, exploités, volés, non seulement par les voleurs de profession, mais par tout ce qui nous entoure, domestiques, gens d'affaires, marchands, etc., et qui tous semblent ligüés contre notre bourse, parce qu'ils y sont entraînés par l'exemple, la corruption générale, une sorte de nécessité; l'exacte probité est un fait nuisible et exceptionnel, chacun trouvant son intérêt dans la fraude et dans l'injustice.

C'est la conséquence fatale de cet état de chose. Non seulement nous n'avons point de garantie à nos propriétés, à nos moyens de subsistance, mais nous sommes à la fois complices et victimes des iniquités sociales. Dans toutes les professions, que chacun mette la main sur la conscience, et dise s'il ne doit pas faire journellement des sacrifices de délicatesse et de probité, pour n'être pas en désaccord avec tout ce qui est : le marchand falsifie sa marchandise ; le fabricant est dur, inhumain pour l'ouvrier, il baisse son salaire, il le jette sans ressources sur le pavé ; l'avocat accepte les mauvaises causes ; le médecin tue par esprit de système ; tout ce qui tient aux administrations gouvernementales abdique la liberté de penser ; le littérateur, l'artiste, le savant, ne peuvent s'abstenir de rivalités, haines, jalousies ; ils se voient forcés à faire de leur plume, de leur art, de leur science, le plus triste trafic. Le paysan, le fermier, exploité, harcelé par le propriétaire, trompe et ment, par coutume, par nécessité. La classe

ouvrière, abrutie, abîmée par l'excès du travail et de la misère, ne cherche qu'à dérober son temps au maître, à chômer dans l'atelier, et pour se distraire de ses maux, achève de ruiner sa santé par l'usage immodéré des boissons.

Dans cette triste société, la propriété est un mot, la famille est un mot, la vertu, le devoir, la probité sont des mots. Les propriétaires aisés, les familles unies, les hommes probes, justes et véridiques, sont des exceptions privilégiées. Or, Dieu qui a mis en nous l'instinct, le besoin de la propriété, des liens de famille, de la justice, de l'ordre, de la vérité, a dû nous donner les moyens de les posséder sur cette terre.

Le mal social dérive entièrement de la lutte, de la division des intérêts.

Chaque famille, chaque individu reste isolé, abandonné à ses propres forces ; tout ce qui compose la richesse générale, la propriété, n'offre à l'œil que le morcellement le plus extrême, la confusion, le chaos. La terre, l'in-